

Voyages au Tibet interdit. Les pérégrinations de quatre femmes occidentales, 1889-1924

*Isabelle Lehuu**

Difficilement accessible pour des raisons à la fois géographiques et politiques, le Tibet a nourri l'imaginaire des Occidentaux depuis des siècles. Mais le mystérieux Tibet n'a pas toujours été fermé aux étrangers. En effet, au XVII^e siècle les Portugais entrent au Tibet, comme l'attestent les premières relations jésuites et, au XVIII^e siècle, le père Ippolito Desideri demeure treize ans à Lhassa¹. Cependant, au XIX^e siècle, alors que le Grand Jeu oppose Anglais et Russes en Asie centrale, les Tibétains réagissent en fermant leurs portes à tous, à l'exception des Chinois. Il est difficile de savoir si ce sont les dirigeants tibétains qui prennent l'initiative d'interdire l'accès du royaume du Dalaï-Lama aux Européens, car ils s'élèvent contre les prétentions anglaises dans la zone himalayenne, ou si ce sont plutôt les Chinois qui craignent l'expansion de l'Empire anglais des Indes et resserrent leur contrôle sur le Tibet. Déjà depuis le début du XVIII^e siècle, les empereurs manchou ont maintenu des espions à travers le territoire tibétain, mais en 1792 un protectorat est établi avec le contrôle impérial sur toutes les communications que le Tibet peut entretenir avec les nations étrangères². Dès lors, tout visiteur, missionnaire, explorateur ou marchand doit déjouer non seulement les gardes tibétains qui protègent le royaume de Lhassa, mais aussi les Chinois qui

* Isabelle Lehuu est professeure au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal.

¹ Voir *Les Portugais au Tibet : Les premières relations jésuites (1624-1635)*, traduites et présentées par Hugues DIDIER, Paris, Éditions Chandeigne, 1996, 382 p. ; Ippolito DESIDERI, *An Account of Tibet : The Travels of Ippolito Desideri of Pistoia, S.J. 1712-1727*, sous la direction de Filippo DE FILIPPI, London, Routledge, 1937, 477 p.

² Donald S. LOPEZ, Jr., *Prisoners of Shangri-La : Tibetan Buddhism and the West*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, p. 5.

accordent les laissez-passer. De plus, depuis 1821, il devint strictement interdit aux Européens de pénétrer en Chine pour y prêcher la religion chrétienne, même si en réalité bien des missionnaires échappaient aux contrôles, particulièrement dans les marches de l'Empire³. À la fin du XIX^e siècle, la politique des portes ouvertes en Chine, qui favorise les échanges commerciaux avec les Occidentaux, ne fait qu'accroître le contraste avec un Tibet fermé.

Ainsi retranché derrière des montagnes infranchissables sur trois façades, et craintif des étrangers, le Tibet provoque un véritable engouement chez les Occidentaux, pour qui il semble avoir préservé innocence et spiritualité, particulièrement dans le contexte nostalgique de la fin de siècle⁴. Cette vision romantique du Tibet se retrouve dans un large ensemble d'écrits populaires sur le Tibet et elle est entretenue par les récits des quelques voyageurs qui réussissent à entrer au Tibet. Il faut évidemment préciser que le Tibet auquel les textes du XIX^e siècle font référence dépasse souvent les limites du Tibet politique, à savoir le royaume gouverné par Lhassa qui correspond à peu près au TAR (*Tibet Autonomous Region*) d'aujourd'hui, pour inclure le Tibet ethnique, c'est-à-dire toutes les régions habitées par des Tibétains, du Ladakh, ou Petit Tibet, au Grand Tibet, à l'ouest de la Chine.

Une recherche bibliographique exhaustive a permis de répertorier depuis le début du XIX^e siècle un nombre important de témoignages d'hommes et de femmes de différentes nationalités, qui retracent les étapes de leur voyage au Tibet, ou leurs efforts pour atteindre Lhassa, « le toit du monde ». Quatre récits ont été sélectionnés pour cette étude. Ils sont le produit de quatre femmes, deux Anglaises, une Canadienne et une Française, toutes contemporaines du tournant du siècle et qui, sans se connaître, ont eu

³ C'est cette ambiguïté entre les magistrats tibétains et le Résident de l'Empereur de Chine qui crée l'imbroglio diplomatique lors de l'expulsion des pères lazaristes Huc et Gabet. Voir Jacqueline THÉVENET, « L'expulsion de Chine du père Évariste Huc (Lhassa - Canton - 1846) », *Revue d'histoire diplomatique*, 103, 3-4, 1989, p. 243-260.

⁴ Pour une analyse de l'attraction que le Tibet de fin-de-siècle exerce comme un lieu privilégié hors du temps et de l'espace, voir Peter BISHOP, *The Myth of Shangri-La : Tibet, Travel Writing and the Western Creation of Sacred Landscape*, Berkeley, University of California Press, 1989, chapitre 5. Selon Donald S. Lopez Jr., cette image d'un Tibet isolé, qui a gardé son innocence d'autrefois, continue d'être véhiculée par les Occidentaux et le gouvernement du Tibet en exil (voir LOPEZ Jr., *Prisoners of Shangri-La*, p. 10-11).

des parcours qui se font écho. Le choix a été d'abord guidé par l'accessibilité de certains textes mais, petit à petit, il s'est confirmé autour d'une curiosité et d'une interrogation sur les circonstances qui ont conduit ces femmes téméraires à voyager seules au Tibet.

Deux de ces femmes sont bien connues. Isabella Bird Bishop (1831-1904), auteure anglaise et voyageuse chevronnée, est particulièrement réputée pour son premier voyage au Canada et aux États-Unis, son séjour au Colorado en plein hiver, et plus tard sa critique féministe de la condition des femmes en Perse et au Kurdistan⁵. Alexandra David-Néel (1868-1969) est aussi une auteure incontournable, bien connue des tibétologues, mais aussi du grand public français grâce notamment à la Fondation David-Néel à Digne, qui se consacre à la culture tibétaine. Les deux autres voyageuses, Annie R. Taylor (1855-?) et Susie Carson Rijnhart (1868-1908), sont plus rarement mentionnées, même dans les anthologies sur les explorateurs du Tibet, car elles étaient missionnaires et, comme le note Donald Lopez, les textes des missionnaires de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle n'ont pas été suffisamment étudiés. L'information biographique sur ces deux femmes est donc plus fragmentaire, mais leurs récits sont suffisamment poignants pour les inclure ici⁶.

Contrairement à une démarche biographique qui serait basée sur l'ensemble des écrits d'une seule personne, l'analyse comparée de plusieurs auteures répond ici à la spécificité d'un lieu, le Tibet, et les représentations qu'en donnent quatre femmes entre 1889 et 1924. Les recoupements entre ces textes permettront d'appréhender un genre d'écriture particulier au sein d'un plus large ensemble de récits de voyages, sans pour autant négliger le cheminement individuel et le contexte de production propre à chacune de ces auteures. Trois des quatre récits présentent Lhasa comme le but principal de leur périple. Cela n'a rien d'étonnant, étant donné l'importance de ce site intouchable dans l'imagination des Occidentaux et le foisonnement de textes de tous genres (romanesque, mystérieux, épique, voire

⁵ Les voyages d'Isabella BIRD sont documentés dans ses récits, notamment *The Englishwoman in America* (1859), *A Lady's Life in the Rocky Mountains* (1879) et *Journeys in Persia and Kurdistan* (1891).

⁶ LOPEZ Jr., *Prisoners of Shangri-La*, p. 213, note 23. Un rare ouvrage qui traite de ces deux femmes a été identifié, mais n'a pu être consulté à ce jour : Isabel S. ROBSON, *Two Lady Missionaries in Tibet*, London, S.W. Partridge & Co, 1909, 160 p.

érotique) qui évoquent les subtiles stratagèmes élaborés pour atteindre le lieu le plus secret, pour « dévoiler Lhasa⁷ ». Par contre, à notre connaissance, aucune femme de la fin du XIX^e, ni même du début du XX^e siècle, n'a raconté son voyage au mont Kailash, bien qu'il soit confirmé que quelques femmes occidentales, notamment les épouses d'explorateurs et de scientifiques, en ont fait la circumambulation⁸. Certes, les difficultés physiques pouvaient être un obstacle, mais souvent d'autres motivations intervenaient dans la sélection des sites. Or, les voyageuses de la fin du XIX^e siècle s'intéressaient beaucoup plus à la dimension ethnographique du Tibet qu'à la géographie des sommets et des cols, même si une signification religieuse s'y rattachait. À preuve les remarques d'Isabella Bird quand elle rencontre pour la première fois des Tibétains au village de Shergol, près de la frontière du Cachemire : « The intensely human interest of the journey began at that point.⁹ »

Annie R. Taylor

Des quatre femmes étudiées dans cet article, Annie Royle Taylor fut la première à s'approcher à moins de trois jours de Lhasa, en 1892, avant d'être arrêtée et forcée de rebrousser chemin. C'est peut-être aussi le texte qui nous est parvenu dans sa forme la plus brute, car il s'agit d'un journal de bord, composé de notes presque quotidiennes et de longueur variable, du 2 septembre 1892 au 15 avril 1893. Dans ce journal qu'elle intitule *My Diary in Tibet*, Annie R. Taylor inscrit ses observations sur le paysage, les personnes, les déboires avec ses compagnons de route et ses propres

⁷ C'est le titre du récit d'Edmund CANDLER, *The Unveiling of Lhasa* (1905). Pour un survol des principaux acteurs dans cette course vers Lhasa, voir Peter HOPKIRK, *Trespassers on the Roof of the World*, London, John Murray, 1982. Pour une discussion de la vulnérabilité et de la féminité de Lhasa dans les représentations occidentales, voir BISHOP, *The Myth of Shangri-La*, p. 176-180.

⁸ Selon John SNELLING, Mrs. Ruttledge, épouse de Hugh Ruttledge, *Deputy Commissioner* d'Almora, était la première Occidentale à faire le Parikrama lors de leur expédition de 1926. Voir *The Sacred Mountain : Travellers and Pilgrims at Mount Kailas in Western Tibet and The Great Universal Symbol of the Sacred Mountain*, London, East-West Publications, 1990, p. 159.

⁹ Isabella Lucy BIRD, *Among the Tibetans*, New York et Chicago, F. H. Revell Co., 1894, p. 40.

réactions¹⁰. Ce petit carnet noir aux coins usés comprenait 262 pages manuscrites et n'était pas destiné initialement à être publié. Le missionnaire William Carey en prend connaissance lors d'une rencontre avec Annie Taylor à Yatung en juillet 1899, donc quatre ans après que Taylor eût publié un petit livre de 70 pages sur son expérience et six ans après la fin de son périple¹¹. Annie Taylor aurait sorti d'un tiroir un carnet souillé de terre et déclaré : « This is my diary. I carried it in my dress all the way to Nag-chu-ka and back, and wrote in it every day.¹² » C'est ultérieurement que Carey offre de l'inclure dans sa monographie sur les missions au Tibet, et il est fort probable qu'il ait choisi d'éditer certains passages ou de réorganiser le récit pour le présenter au public anglais, même s'il affirme avoir seulement corrigé la grammaire et supprimé les répétitions¹³. Cette forme particulière de récit de voyage donne l'illusion d'une prose immédiate mais, comme tout récit autobiographique, il reflète la subjectivité de l'auteure, qui sélectionne ce qui est digne d'intérêt. C'est aussi un choix délibéré d'auto-représentation et, à ce titre, on peut y percevoir plusieurs voix : celle d'une missionnaire au service d'une volonté qui la dépasse, celle d'une femme seule qui dépend de ses serviteurs face aux brigands et aux difficultés physiques, celle d'une Occidentale qui gagne la confiance des autochtones par les soins qu'elle prodigue, mais aussi celle d'une Anglaise défendant ses droits face aux autorités tibétaines et chinoises¹⁴.

Née en 1855 d'une famille aisée d'Egremont dans le Cheshire, Annie Taylor a souffert d'une santé très fragile pendant son enfance.

¹⁰ William CAREY, *Adventures in Tibet, Including the Diary of Miss Annie R. Taylor's Remarkable Journey from Tau-Chau to Ta-Chien-Lu Through the Heart of the « Forbidden Land »*, Toronto, William Briggs, 1902, 285 p.

¹¹ Annie TAYLOR, *Pioneering in Tibet : The Origin and Progress of « The Tibetan Pioneer Mission » Together With My Experiences in Tibet and Some Facts About the Country*, London, Morgan and Scott, 1895.

¹² CAREY, *Adventures in Tibet*, p. 166.

¹³ William CAREY écrit : « But no sentence has been touched that could be left, and practically the story as it is now published is the story as it was pencilled down under the freezing skies and over the bleak passes of wild Tibet. » (*Adventures in Tibet*, p. 169)

¹⁴ Pour un exemple de lecture détaillée d'un journal autobiographique d'une autre voyageuse anglaise en Asie, voir Ellen JACOBS, « Eileen Power's Asian Journey, 1920-21 : History, Narrative, and Subjectivity », *Women's History Review*, 7, 3, 1998, p. 295-319.

Mais, très tôt, elle se sent animée d'une foi intense et veut être missionnaire. C'est contre la volonté de son père, pourtant lui-même un grand voyageur et membre de la *Royal Geographical Society*, qu'elle part suivre un cours de médecine élémentaire dans un des hôpitaux de Londres. En 1884 elle s'embarque pour la Chine sous la direction de la *China Inland Mission*. Elle reste trois ans en Chine, à différents endroits, mais finalement elle s'installe au nord de Kokonor, entre la grande muraille et la frontière tibétaine, à Liang-Chau, la capitale de Kan-su¹⁵. Selon une brève note biographique, ses rapports avec les autres missionnaires n'étaient pas toujours faciles, et on la qualifie de « loup solitaire¹⁶ ». Dès juillet 1887, elle va assister à la foire tibétaine au monastère de Kumbum, visite dont elle laisse un compte rendu écrit et quelques croquis, et où elle exprime une affection spontanée pour la simplicité et la gaieté des Tibétains. Mais ce n'est que trois ans plus tard, après un séjour en Australie avec son père, un retour en Angleterre et une cure à Darjeeling, qu'elle revient dans la région. En mars 1890, elle passe la frontière pour le Sikkim, mais sa présence dérange les autorités et elle est forcée d'aller au monastère de Tumlong. Ce séjour au Sikkim est important, car c'est là qu'elle rencontre Pontso, un jeune Tibétain de dix-neuf ans de Lhassa qui a échappé à son maître (celui-ci le maltraitait) et qui a besoin de soins médicaux. Pontso deviendra son fidèle serviteur au cours de tous ses voyages en Chine et au Tibet, et son premier converti. C'est également au Sikkim qu'elle apprend à parler le tibétain de Lhassa. Un an plus tard, elle part pour Calcutta et, de là, s'embarque avec Pontso pour la Chine, où ils s'installent à Tau-chau. En septembre 1892, elle poursuit sa route vers le Tibet.

Au total, son voyage au Tibet dure sept mois et dix jours, et elle couvre plus de 2 000 km, mais il faut reconnaître qu'Annie Taylor est confrontée à de rudes épreuves dès les premières étapes de son voyage. Une attaque par des brigands lui coûte la plupart de ses provisions, y compris son lit et ses vêtements, et plusieurs de ses chevaux. Sur les cinq personnes qui l'accompagnent au début, trois sont des Chinois mais l'un meurt en route, un autre fait demi-tour pour rejoindre sa famille et le troisième, le guide Noga, lui vole le

¹⁵ Cette information biographique est tirée de l'introduction de William CAREY, *Adventures in Tibet*, p. 146-149.

¹⁶ Ruth A. TUCKER, « Unbecoming Ladies », *Christian History*, 15, 4, 1996, p. 28-30.

peu de choses qui lui restent et cherche à la tuer, pour finalement la dénoncer aux autorités avant qu'elle n'arrive à Lhasa. Les deux autres compagnons de voyage sont tibétains : Pontso, son fidèle serviteur, et Erminie, la femme de Noga qui vient chercher la protection d'Annie quand Noga la bat. Par conséquent, les pérégrinations de cette missionnaire anglaise au Tibet se lisent davantage comme une série de déboires avec son guide chinois, dans un environnement plein de risques, qu'il s'agisse du climat, des rivières impraticables, ou encore des brigands qui rôdent partout. Au cours de ce récit d'aventures extraordinaires, Annie Taylor mentionne les nuits passées dans des cavernes ou à la belle étoile, et le froid toujours présent, avec les risques de gerçures et de coups de soleil simultanément. Ses remarques ne manquent pas d'humour, par exemple quand un groupe d'une vingtaine de brigands qui inquiète fortement ses compagnons s'avère être des chevaux sauvages ; ou encore quand ils voient des loups traverser une rivière devant eux : pour Pontso c'est mauvais signe, mais pour Penting c'est bon signe¹⁷ !

Ses commentaires ethnographiques sont également nombreux. À la mi-octobre, elle note qu'ils sont arrivés à Sha way ma, où le chef, Wa Chu Bu Mu, est une jeune femme qui a pris la succession de son défunt mari et a six cents yaks. Elle ajoute, le 18 octobre : « The chieftainess came to pay me a special visit in my own tent. The cloth attached to her hair is decked with coral and large pieces of amber.¹⁸ » Quelques semaines plus tard, elle commente de nouveau les coiffures et les ornements des Tibétains qu'elle rencontre. « October 30. She E. Gumpa. We are halting here. The men and women both wear their hair loose over the shoulders, and cut in a fringe across the forehead. Their faces and noses are long. Some of the women deck their hair with amber and coral in the shape of a crown. They wear woollen gowns of red, blue, and white Lhasa cloth. They do not seem to have many cattle. » Mais le 21 novembre, elle note une différence : « The women here wear their hair in a fringe, but plait it round their forehead. They are much fairer than those I have seen before.¹⁹ » En fait, Taylor parle plus souvent des coiffures des hommes et des femmes que de religion, ce

¹⁷ CAREY, *Adventures in Tibet*, p. 201, 238.

¹⁸ CAREY, *Adventures in Tibet*, p. 206-207.

¹⁹ CAREY, *Adventures in Tibet*, p. 214, 226.

qui est quelque peu surprenant pour une missionnaire. Pourtant, quand tout va mal, elle s'en remet à Dieu. Quand une rivière est infranchissable, elle prie : « My eyes are unto Him who made a passage in the Red Sea for the children of Israel » ; ou quand sa vie est menacée par Noga, le guide chinois qui la tourmente, elle écrit : « He has sent me on this journey, and I am his little woman... Our Father will save the two Tibetans and me.²⁰ »

Dans l'ensemble, on ne trouve aucun effet de style dans le journal d'Annie Taylor, mais plutôt un compte rendu simple et direct des événements. « We saw some eagles eating a dead body, which had been cut in pieces.²¹ » Ces notes de voyage, brèves mais régulières, révèlent donc un regard ethnographique sur les mœurs des Tibétains, sans la condescendance d'autres voyageurs. Ainsi, le 23 septembre elle note : « This morning a lama with feathers in his hair, and wearing a mask, was driving away some of the yaks ; they were supposed to be bewitched, and he was frightening the devil out of them. All the people followed him, and consulted him about their cattle.²² » En même temps, le voyage permet à Annie Taylor de se métamorphoser. Elle adopte rapidement l'habit tibétain, et gardera d'ailleurs les mêmes vêtements pendant des jours. Prise pour une « anni », c'est-à-dire une nonne, par ceux qui voient cette femme voyager seule, la missionnaire va progressivement se conformer à la perception que les Tibétains ont d'elle. Le 29 décembre, elle inscrit dans son journal : « I cut off my hair as all “ annis ” do.²³ » Cependant, une fois arrêtée par les autorités, le ton change et la narratrice redonne le rôle principal à la voyageuse Annie Taylor, l'Anglaise, qui doit se défendre et protéger son fidèle serviteur Pontso s'ils veulent avoir une chance de repartir et d'avoir suffisamment de vivres pour faire le trajet du retour en Chine.

De retour en Angleterre, elle témoigne de son expérience au Tibet, mais dans un cadre limité à sa condition de femme. Dans sa présentation à la *Royal Scottish Geographical Society* à Edimbourg en décembre 1893, elle demande qu'on excuse son amateurisme, consciente de l'écart qui existe entre les attentes des scientifiques et son expérience vécue, sans instruments de mesure. À l'expertise de

²⁰ CAREY, *Adventures in Tibet*, p. 200, 223-224.

²¹ CAREY, *Adventures in Tibet*, p. 212.

²² CAREY, *Adventures in Tibet*, p. 193.

²³ CAREY, *Adventures in Tibet*, p. 245.

son audience, elle oppose le bon sens et la simplicité de ses observations : « When speaking of the flora I must remind you that a snow-covered ground does not offer much temptation to botanise. Except in Kahm and on the borders, trees were conspicuous by their absence.²⁴ » C'est donc plutôt à des missionnaires, en Angleterre et en Écosse, qu'elle va raconter son histoire, même si eux aussi soulignent son manque d'expertise scientifique et présentent son journal de voyage comme un livre d'aventures, un livre pour tous. De son côté, Taylor a la ferme intention de repartir évangéliser le Tibet. Elle quitte la *China Inland Mission* et fonde sa propre organisation missionnaire, la *Tibetan Pioneer Mission*, qui se révèle un échec après quelques mois. C'est donc seule avec Pontso et son épouse Sigju qu'Annie Taylor poursuit son travail de missionnaire au Tibet, se transformant (de nouveau) en marchande pour avoir droit de résidence à Yatung, 10 km à l'intérieur du Tibet, à la frontière du Sikkim. Finalement, elle rentre en Angleterre peu après 1907, mais nul ne sait comment elle termina ses jours²⁵.

Susie Carson Rijnhart

Contrairement à Annie Taylor, Susie Carson Rijnhart n'était pas seule quand elle partit pour le Tibet, en 1894, mais c'est seule qu'elle termina son séjour. Née en 1868 à Chatham, Ontario, Susie Carson grandit au sein d'une congrégation méthodiste et fut très tôt attirée par les missions étrangères. Docteur en médecine en 1888 après des études au Woman's Medical College de Toronto et une spécialité en chirurgie au Trinity College, Susie Carson épousa Petrus Rijnhart, un Hollandais, en 1894, et partit avec lui au Tibet quelques semaines plus tard comme missionnaires indépendants. Petrus Rijnhart avait déjà séjourné plus de trois ans en Chine, où il travaillait pour la *China Inland Mission*²⁶. Mais ni l'un ni l'autre

²⁴ Annie R. TAYLOR, « My Experiences in Tibet », *The Scottish Geographical Magazine*, 10, January 1894, p. 1-8. Elle est aussi l'auteur d'un autre article, « An Englishwoman in Thibet », *National Review*, 22, September 1893, p. 25-35.

²⁵ L'information sur la *Tibetan Pioneer Mission* est tirée de TAYLOR, *Pioneering in Tibet*, 1895. Voir également Luree MILLER, *On Top of the World : Five Women Explorers in Tibet*, New York, Paddington Press, 1976, p. 66-69.

²⁶ Cette information biographique est tirée de Allyn J. AUSTIN, « Carson, Susanna », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 13 (1901-1910), Québec, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 189-191.

n'était préparé à ce qui les attendait au Tibet. Comme l'écrira Albert L. Shelton, un missionnaire américain, quelques années plus tard : « Her story was pronounced to be the most thrilling account of missionary work in recent times.²⁷ »

C'est à la demande d'amis au Canada et aux États-Unis que Susie Carson Rijnhart entreprit de raconter les événements de ses quatre années de résidence et de voyage au Tibet, afin de poursuivre l'œuvre missionnaire au Tibet. Son récit, *With the Tibetans in Tent and Temple*, est publié simultanément à Chicago, New York et Toronto, en 1901, par Fleming H. Revell, éditeur de littérature missionnaire. Son livre fut traduit en allemand dès 1904, et même en chinois, en 1930²⁸. Dès la préface, l'autorité de l'auteure est mitigée : elle prend soin de souligner que sa description s'appuie sur des extraits du journal de son mari qu'elle a pu préserver, s'effaçant ainsi derrière lui. Elle indique également que c'est en raison de l'effort missionnaire qu'elle choisit d'inclure dans son récit autant de détails que possible sur les coutumes, croyances et conditions sociales des Tibétains, son écriture personnelle étant ainsi au service du bien public. Mais en même temps, elle est le personnage principal de l'histoire qu'elle raconte, car seul témoin d'une tragédie. De plus, elle remarque que son expérience de quatre ans en contact direct avec le peuple tibétain lui donne une connaissance supérieure à celle d'autres voyageurs qui n'ont fait que de brefs séjours itinérants.

Ainsi dès le début, Susie Rijnhart va situer son voyage dans le sillon des pères lazaristes, tout en prenant soin de corriger les faits qu'ils ont relatés cinquante ans plus tôt. Un épisode en particulier est digne d'être cité. Il s'agit de l'arbre des dix mille images à la lamaserie de Kumbum. Selon la légende, l'arbre naquit de la chevelure de Tsong-Kaba, le réformateur du lamaïsme au début du XV^e siècle, et portait un caractère tibétain sur chacune de ses feuilles. « Oui, cet arbre existe encore », écrit le père Évariste Huc.

²⁷ Albert L. SHELTON, *Pioneering in Tibet : A Personal Record of Life and Experience in Mission Fields*, New York et Chicago, Fleming H. Revell Co., 1921, p. 21.

²⁸ Susie Carson RIJNHART, *With the Tibetans in Tent and Temple : Narrative of Four Years' Residence on the Tibetan Border, and of a Journey into the Far Interior*, Chicago et Toronto, Fleming H. Revell Co., 1901, 400 p. Trad. : *Wanderungen in Tibet*, Calw, Verlag der Vereinsbuchhandlung, 1904, 278 p. ; *Yü Hsi-tsang jen t'ung chü chi*, Shanghai, Shang wu yin shu kuan, 1931.

Nos regards se portèrent d'abord avec une averse curiosité sur les feuilles, et nous fûmes consternés d'étonnement, en voyant, en effet, sur chacune d'elles, des caractères tibétains bien formés ; ils sont d'une couleur verte, quelquefois plus foncée, quelquefois plus claire que la feuille elle-même. Notre première pensée fut de soupçonner la supercherie des lamas ; mais après avoir tout examiné avec l'attention la plus minutieuse, il nous fut impossible de découvrir la moindre fraude.²⁹

Par contraste, Susie Rijnhart est beaucoup plus sceptique : « We frequently visited the tree and had the leaves in our hands, but our eyes were holden from seeing the image or anything approaching it, a disability which the lamas coolly informed us arose from the fact that we were not true followers of the Buddha.³⁰ » Rijnhart met d'autant plus en cause les remarques de l'abbé Huc que, selon la croyance, il s'agirait d'images de Tsong Kaba, et non de caractères tibétains.

Si Susie Rijnhart ne voit rien de spécial dans l'arbre sacré de Kumbum, elle est sensible à beaucoup d'autres détails au Tibet. Comme Annie Taylor, elle s'intéresse à la physiologie des femmes. Elle note par exemple que les Tibétaines portent le même type de vêtements dans toutes les régions du Tibet, et que seules les coiffures varient. Ainsi, lors de leur passage dans le district de Sapo, elle observe une tradition toute particulière qui variait de la coutume ancestrale dont parlait Huc, selon laquelle les femmes devaient se barbouiller d'un fard noir et gluant pour s'enlaidir et ainsi éviter de distraire les lamas de leurs dévotions.

These women here with the same purpose, instead of painting had their hair arranged so that it fell over the face, hiding it from view. Parted in the center it was woven in fine plaits from the middle of the forehead on either side, and the plaits were fastened together, forming meshes like a coarse veil, the two sides being separate... making a distinctly original mask through which their bright eyes could see everything, but could not be seen. It was rather amusing to watch a goodlooking young woman or girl in her *pulu* gown and ornaments, hastily pull her veil of plaits over her face when a lama or a stranger approached. Sometimes the action was a

²⁹ Régis Évariste HUC, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine*, volume 1 : *Dans la Tartarie et le Tibet*, Paris, Le Serpent de mer, 1999 [1926], p. 221.

³⁰ RIJNHART, *With the Tibetans*, p. 113.

gesture of grace, accompanied by a smile which flashed across her face and in her eyes.³¹

Et, comme pour Annie Taylor, ce sont ses compétences médicales qui lui permettent d'entrer en contact avec la population locale, et ainsi d'inclure des descriptions de la vie domestique des Tibétains dans son récit. Son expérience de femme lui donne l'occasion de découvrir les coutumes locales. Par exemple, suite à la naissance de son fils Charlie, le 30 juin 1897, elle apprend que les Tibétaines enduisent de beurre tout nouveau-né pour le mettre au soleil quand il fait beau. Ou encore, une femme qui a accouché ne peut sortir pendant cent jours, et aucun étranger ne peut l'approcher pendant quarante jours. D'où l'étonnement des Tibétains qui la voyaient donner un bain quotidien à l'enfant et partir à cheval un mois et demi après la naissance.³²

La missionnaire admet que les trois premières années de leur séjour furent un échec du point de vue des conversions. Cependant les soins médicaux qu'elle prodiguait leur permettaient de nombreux contacts avec la population aussi bien bouddhiste que musulmane. Finalement, au printemps 1898, ils partirent pour Lhasa avec leur enfant qui avait moins d'un an. Le récit, qui jusqu'alors comprenait des chapitres d'exploration sur les lamaseries, les coutumes et les rites religieux, va désormais être organisé autour d'une tragédie. Au chapitre intitulé « Darkness », Susie Rijnhart raconte son effroi quand elle découvre que son enfant n'est pas endormi, mais inconscient :

In the meantime I loosened baby's garments, chafed his wrists, performed artificial respiration, though feeling almost sure that nothing would avail, but praying to Him who holds all life in His hands, to let us have our darling child. Did He not know how we loved him and could it be possible that the very joy of our life, the only human thing that made life and labor sweet amid the desolation and isolation of Tibet — could it be possible that even this — the child of our love should be snatched from us in that dreary mountain country — by the cold chill hand of Death?... We tried to think of it euphemistically, we lifted our hearts in prayer, we tried to be submissive, but it was all so real — the one

³¹ RIJNHART, *With the Tibetans*, p. 259. Les commentaires de Huc sur le barbouillage des femmes sont tirés de *Souvenirs d'un voyage*, p. 281.

³² RIJNHART, *With the Tibetans*, p. 165-166.

fact stared us in the face ; it was written on the rocks ; it reverberated through the mountain silence : Little Charlie was dead.³³

Face à cette tragédie, la missionnaire canadienne est impuissante et l'émotion qu'elle communique dans son récit est proche de la haine pour ce paysage montagneux, ce pays interdit, la terre froide du Tibet, qu'ils creusent aussitôt pour enterrer leur enfant et couvrent d'une grosse roche, afin que personne ne dispose du corps selon la coutume locale. Toutefois, c'est dans la langue du pays qu'ils célébrèrent l'office, pour que leur aide Rahim puisse comprendre. Les jeunes poumons de Charlie n'avaient pu supporter la haute altitude du Tibet, mais d'autres malheurs devaient mettre à l'épreuve cette mère en deuil. À partir de Nagchuka, leur caravane comprend trois nouveaux guides tibétains et Rahim, qui les accompagnait fidèlement depuis leur séjour à Tankar, les quitte pour rejoindre le Ladakh. Pour l'auteure, cette séparation marque la césure finale avec leur passé. Mais le processus de dépouillement n'est pas encore terminé car, peu après, leur caravane est attaquée par des brigands qui emportent toutes leurs bêtes. Son mari part alors chercher de l'aide, et ne reviendra jamais. Susie attend en vain au bord de la rivière où il a disparu, vraisemblablement tué par des voleurs.

La missionnaire canadienne doit poursuivre ses pérégrinations, seule et perdue dans un Tibet hostile, où les guides sont malveillants, les lamas corrompus et les brigands nombreux et ivres. Pourtant, au milieu de toutes ces difficultés, Susie Rijnhart n'est pas insensible à la poésie du territoire qu'elle traverse ni à l'aide qu'elle reçoit de quelques individus, notamment des femmes. Le récit qu'elle donne à lire est tragique, mais elle n'en est pas moins l'héroïque survivante, et à ceux qui se demandent si cela valait la peine de supporter tant de souffrances, elle répond en réitérant sa foi en la cause sublime du Christ³⁴. Après être revenue au Canada, le Dr. Rijnhart retourne au Tibet en 1903. Si elle n'a apparemment laissé aucun autre écrit, son séjour est détaillé par ses amis américains qui l'accompagnaient dans ce deuxième voyage au Tibet, le Dr. Albert L. Shelton, médecin et missionnaire, et son épouse Flora Beal Shelton ; ensemble ils traduisirent et éditèrent de la poésie et des contes tibétains. Flora

³³ RIJNHART, *With the Tibetans*, p. 248-249.

³⁴ RIJNHART, *With the Tibetans*, p. 393.

Shelton publia également un autre ouvrage sur le Tibet, *Sunshine and Shadow on the Tibetan Border*, qui n'est autre que le récit dramatique du premier voyage de Susie Rijnhart³⁵.

Isabella Bird Bishop

Une autre contemporaine de Susie Rijnhart et Annie Taylor doit être mentionnée car elle est sans doute la voyageuse la mieux connue de l'époque victorienne. Née en 1831, Isabella Lucy Bird est une personne hors du commun pour l'époque victorienne. Affligée de problèmes de colonne vertébrale dès l'adolescence, elle est considérée invalide, et par conséquent impossible à marier ou même à envoyer comme missionnaire quelque part dans le monde. Il faut croire qu'Isabella Bird n'en aura aucun regret. Elle sera en effet très critique des missionnaires une bonne partie de sa vie, jusqu'à ce qu'elle conclue aux bienfaits du christianisme quand elle sera confrontée à des sociétés musulmanes³⁶. Quant au mariage, elle s'y soumet finalement à l'âge de cinquante ans, mais elle sera veuve cinq ans plus tard. C'est parce que les médecins lui recommandaient un changement d'air pour sa santé que Bird a été amenée à voyager, parfois dans des conditions très précaires. Si elle démontrait une vitalité extraordinaire pendant qu'elle voyageait, de retour en Angleterre, Isabella Bird projetait l'image d'une femme fragile et pratiquement invalide, ce qui a conduit ses biographes à conclure que ses problèmes de santé étaient principalement psychologiques. Mais Bird n'était pas juste une voyageuse. Elle était aussi une écrivaine prolifique. La correspondance qu'elle entretenait avec sa sœur pendant ses absences servait ensuite à la rédaction de ses récits de voyages, et c'est sans doute son attention aux détails qui lui valut d'être une des premières femmes admises à la très illustre *Royal Geographical Society* en 1892.

Un de ses ouvrages, *Among the Tibetans*, relate un séjour au Tibet. Il est publié en 1894, non par son éditeur habituel John

³⁵ Albert L. SHELTON, *Pioneering in Tibet: A Personal Record of Life and Experience in Mission Fields*, New York et Chicago, Fleming H. Revell Co., 1921, p. 20-21 ; Flora Beal SHELTON, *Sunshine and Shadow on the Tibetan Border*, Cincinnati, Foreign Christian Missionary Society, c. 1912, 141 p. ; *Chants from Shangri-la*, Palm Springs, 1939 ; *Tibetan Folk Tales*, New York, George H. Doran Co., c. 1925.

³⁶ Olive CHECKLAND, *Isabella Bird (1831-1904) and a Woman's Right to Do What She Can Do Well*, Aberdeen, Scottish Cultural Press, 1996, p. 168-169.

Murray, mais par la *Religious Tract Society*. Le livre était sans doute une commande, et certains diront qu'elle y montre peu d'enthousiasme. À vrai dire, il s'agit d'une compilation de textes parus précédemment : d'abord une conférence devant les membres londoniens de la *Royal Scottish Geographical Society*, en mai 1892, qui parut dans le *Scottish Geographical Magazine*, en octobre 1892, et également des extraits parus en feuilleton dans *Leisure Hour*, en 1893³⁷. C'est en février 1889 qu'Isabella Bird Bishop s'embarque pour l'Inde et le mois suivant elle part pour le Cachemire, avec le projet d'une petite aventure au Tibet, à l'âge de 58 ans. Elle y fera un séjour de quatre mois. Contrairement à ceux des autres auteures, le récit d'Isabella Bird porte sur le Petit Tibet, autrement dit le Ladakh, et n'est donc pas construit comme l'épopée qui a pour but d'atteindre Lhassa. Néanmoins, on retrouve chez Bird la même attention aux difficultés physiques à surmonter, et un émerveillement similaire devant les nouveautés, comme par exemple les yaks qu'elle qualifie de magnifiques, gigantesques et sauvages, avec un tempérament incertain, surtout à l'égard de leurs cavaliers. Elle décrit son premier yak ainsi : « My first *yak* was fairly quiet, and looked a noble steed, with my Mexican saddle and gay blanket among rather than upon his thick black locks. His back seemed as broad as that of an elephant, and with his slow, sure, resolute step, he was like a mountain in motion.³⁸ »

C'est le premier voyage qu'Isabella Bird entreprenait depuis la perte de sa sœur Hennie en 1880, son mariage en 1881 et le décès de son mari, le Dr. John Bishop, en 1886. Dans une lettre du Tibet adressée à son éditeur, elle confesse : « I feel most keenly the difference between this and former journey. My sister seems to die afresh with everything I see and the enjoyment, though not the *interest* of travel has died out.³⁹ » C'est d'ailleurs à la mémoire de ces deux êtres chers qu'elle entreprit le voyage au Petit Tibet, afin d'établir des hôpitaux missionnaires en leur nom, le Henrietta Bird

³⁷ Isabella BIRD, « A Journey through Lesser Tibet », *Scottish Geographical Magazine*, October 1892, p. 513-528 ; « Among the Tibetans », *Leisure Hour*, 1893, p. 238-244, 306-312, 380-386, 450-456.

³⁸ BIRD, *Among the Tibetans*, p. 64.

³⁹ Extraits cités dans Pat BARR, *A Curious Life for a Lady : The Story of Isabella Bird, a Remarkable Victorian Traveller*, Garden City, NY, Doubleday, 1970, p. 199.

Memorial Hospital à Amritsar et le John Bishop Memorial Hospital à Srinagar.

Comparant le Cachemire et le Tibet, aussi bien au niveau du paysage que des traits physiques des habitants, Isabella Bird conclut : « The Kashmiris are false, cringing, and suspicious ; the Tibetans truthful, independent, and friendly, one of the pleasantest of peoples. I “ took ” to them at once at Shergol », et elle ne changera pas d’opinion pendant les quatre mois de son séjour. Bird commente à plusieurs reprises la physionomie des Tibétains, leurs pommettes saillantes, leur nez plat et leurs petits yeux obliques. « The irredeemable ugliness of the Tibetans produced a deeper impression daily. » Mais, simultanément, sa curiosité est piquée : « They looked the wildest of savages, but they are not... A religious atmosphere pervades Tibet, and gives it a singular sense of novelty.⁴⁰ » Ses excursions à Leh, la capitale du Petit Tibet, l’enchantent par la nouveauté qu’elle y trouve et la gentillesse des Tibétains qu’elle rencontre. Elle fait également un voyage de trois semaines à Nubra, vers le nord, en compagnie de M. Redslob, un missionnaire morave qui était aussi botaniste et linguiste. Grâce à ses connaissances de la région et à ses compétences médicales, Redslob lui ouvre bien des portes dans les villages et monastères de la vallée de Nubra. Son guide lui traduisant toutes les conversations, Bird conclut : « [...] and so we actually lived “ among the Tibetans ”.⁴¹ »

Comme Taylor et Rijnhart, Isabella Bird Bishop s’intéresse à la vie domestique des Tibétains. C’est le fils aîné, écrit-elle, plutôt que les parents, qui décide du mariage d’une fille. En plus du célibat de la vie monastique qui touche 11 000 Tibétains sur une population approximative de 120 000 habitants, Bird note les restrictions démographiques qui découlent du système de polyandrie. Selon cette coutume ancienne, seul le fils aîné, l’héritier de la terre, a le droit de se marier, tandis que ses frères serviront de maris subalternes à son épouse. Bird, qui voit là le plus grand obstacle à la diffusion du christianisme chez les Tibétains, souligne la détermination des femmes de maintenir ce système. « The women cling to it. They say, “ We have three or four men to help us instead of one, ” and sneer at the dulness and monotony of European monogamous life ! A woman

⁴⁰ BIRD, *Among the Tibetans*, p. 41-43.

⁴¹ BIRD, *Among the Tibetans*, p. 71.

said to me, “ If I had only one husband, and he died, I should be a widow ; if I have two or three I am never a widow ! ”⁴² »

Les biographes ont souligné que *Among the Tibetans* marque un tournant dans son écriture. Certes, la disparition de sa sœur la prive d'une interlocutrice pour partager ses impressions de voyage comme auparavant. C'est aussi un voyage vers l'ultime inconnu car, contrairement à ses expéditions ou vagabondages antérieurs, il n'y a pas de retour vers une sœur ou un foyer. Autrement dit, c'est le voyage sans ancrage, ce qui pourrait expliquer l'absence de conclusion du récit qui s'arrête assez abruptement quand l'automne arrive. Mais d'autres ont indiqué que ce court voyage au Petit Tibet n'était qu'un interlude entre son veuvage et son retour à une vie de voyageuse, comme pour rassurer Bird sur sa condition physique avant d'entreprendre une expédition en Perse et au Kurdistan⁴³. Peut-être vaudrait-il mieux parler d'un voyage inachevé et d'un récit incomplet. En effet, non seulement *Among the Tibetans* se termine de façon abrupte, ce qui reflète l'aspect feuilleton des extraits qui avaient été publiés l'année précédente dans la revue *Leisure Hour*, mais Bird continue de fixer les yeux sur le Tibet, même si rien n'indique qu'elle ait succombé à l'attraction de Lhassa comme beaucoup de ses contemporains⁴⁴. En 1894, elle part pour la Corée via Halifax et Vancouver, puis la Chine et le Japon en 1895. En janvier 1896 elle quitte Shanghai pour remonter le fleuve Yangtze, mais fait un détour pour atteindre Somo, un village tibétain à la frontière ouest de la Chine, au total un périple de 1 500 km qui dura trois mois⁴⁵. En dépit des autorités chinoises qui tentent de l'en empêcher, Bird poursuit sa route, comme elle le raconte dans son récit de la vallée du Yangtze : « Why should I not go on, I asked myself, and see Tibetans, yaks, and aboriginal tribes, rope bridges, and colossal mountains, and break away from the narrow highways

⁴² BIRD, *Among the Tibetans*, p. 91-92, 95. Susie Rijnhart parle également de polyandrie et des mariages à durée déterminée, mais uniquement chez les Mongoles de la plaine du Ts'aidam. Voir *With the Tibetans*, p. 221. Annie Taylor mentionne brièvement la polyandrie dans sa lettre de Kum-Bum en 1887.

⁴³ Cet argument est présenté notamment dans CHECKLAND, *Isabella Bird*, p. 101.

⁴⁴ BARR, *A Curious Life for a Lady*, p. 203.

⁴⁵ Ce deuxième voyage à la frontière du Grand Tibet est mentionné dans LUREE MILLER, *On Top of the World : Five Women Explorers in Tibet*, New York, Paddington Press, 1976, p. 94-97.

and the crowds, and curiosity... of China proper ?⁴⁶ » La route de Somo lui rappelait son voyage au Ladakh et son séjour dans la vallée de Nubra. Ce voyage à la frontière de l'Asie centrale ravivait le souvenir d'un précédent voyage, mais marquait aussi son dernier voyage en Asie. Le 31 janvier 1897, Isabella Bird quittait Shanghai pour rentrer en Angleterre. Elle mourut à Edimbourg en 1904 à l'âge de 73 ans, sans avoir jamais publié le livre qu'elle projetait, et dont elle avait confié le titre à son éditeur, John Murray : *A Lady's Ride Through the Western Himalayas*⁴⁷.

Alexandra David-Néel

Si Bird n'a contemplé les hauts cols des montagnes tibétaines que des frontières, d'abord du Petit Tibet puis de la Chine, une autre Européenne devait les parcourir du nord au sud et d'est en ouest pendant plusieurs années, au début du XX^e siècle. Née dans les environs de Paris en 1868, la même année que Susie Rijnhart, Alexandra David passe son enfance en France et en Angleterre et comble sa solitude d'enfant unique en lisant des livres d'aventures et des histoires sur l'Extrême-Orient, et en faisant quelques fugues. Elle poursuit une carrière d'intellectuelle et de journaliste, et se marie en 1904 avec Philippe Néel, qui restera son correspondant pendant tous ses voyages mais avec qui elle vivra rarement. Comme le remarque son biographe Jean Chalon, pour Alexandra David-Néel, la vie commence à quarante-trois ans, une vie de voyages et d'études⁴⁸. C'est en effet en août 1911 que l'orientaliste française quitte Paris pour l'Inde ; elle reste à Calcutta de janvier à mars 1912. Mais elle est vite attirée par les montagnes du Sikkim et songe déjà à Lhassa. « Après tout, Lhassa n'est qu'à cinq cents kilomètres de Darjeeling », écrit-elle à son mari le 12 février 1912⁴⁹. Le 15 avril 1912, elle rencontre le Dalaï-Lama, qui est en exil à Kalimpong, près de Darjeeling. C'est le Dalaï-Lama d'ailleurs qui lui conseille fortement d'apprendre le tibétain. De ce premier séjour parmi les Tibétains du Haut-Sikkim en 1912, elle gardera une vision

⁴⁶ BIRD, *The Yangtze Valley and Beyond*, 1900, II, p. 69, cité dans Marion TINLING, *Women into the Unknown*, 1989, p. 53.

⁴⁷ BARR, *A Curious Life for a Lady*, p. 218.

⁴⁸ Jean CHALON, *Le lumineux destin d'Alexandra David-Néel*, Paris, Perrin, 1985, p. 165.

⁴⁹ Lettre citée dans CHALON, *Le lumineux destin*, p. 189.

inoubliable de l'Himalaya, qu'elle rappelle au début de son récit de voyage à Lhassa : « Je jetais un premier coup d'œil sur le Thibet proprement dit. La lente montée vers les hauts cols fut un enchantement, puis, soudain, m'apparut l'immensité formidable des plateaux thibétains limités au lointain par une sorte de mirage estompé montrant un chaos de cimes mauves et orange coiffées de chapeaux neigeux.⁵⁰ » De retour à Calcutta, elle poursuit sa route vers Katmandou, puis Bénarès mais, fin 1913, elle repart pour le Sikkim et fait un long séjour au monastère de Podang, près de Gangtok. C'est là, au printemps 1914, qu'elle engage comme serviteur Aphur Yongden, jeune lama tibétain de quatorze ans qui souhaitait voyager. Yongden allait l'accompagner pendant plus de quarante ans et lui servir de cuisinier, blanchisseur, tailleur, secrétaire, traducteur et fils adoptif⁵¹.

Contrairement à ceux des autres voyageuses, le voyage de David-Néel est postérieur à la pénétration de l'armée anglaise au Tibet avec l'expédition Younghusband en 1904. Le voyage de David-Néel se situe aussi à la fin d'une période, après la Première Guerre mondiale. Certes, l'après-guerre va ranimer la quête spirituelle de ces Occidentaux qui ont perdu leurs illusions, mais c'est aussi le début de la modernisation du Tibet sous l'impulsion des Anglais et des Chinois, et la course vers le « toit du monde » semble appartenir à un autre temps⁵². Retracer toutes les étapes des incursions de David-Néel au Tibet dépasse les limites de cet article. Il faudrait mentionner sa retraite en 1915 dans une caverne à plus de 4 000 m d'altitude, après qu'elle eût découvert que des femmes vivaient en ermites au Tibet ou faisaient des pèlerinages en solitaire. On pourrait aussi noter son long séjour au monastère de Kum-Bum, de juillet 1918 à février 1921, aux mêmes lieux parcourus par les pères lazaristes Huc et Gabet, et près d'un demi-siècle plus tard par Annie R. Taylor et les Rijnhart. Toutefois, David-Néel n'a pas le privilège de voir les images ou la formule sacrée de l'arbre-roi de Kum-Bum⁵³. Mais c'est surtout son Grand Projet qui occupe

⁵⁰ Alexandra DAVID-NÉEL, *Voyage d'une Parisienne à Lhassa : à pied et en mendiant de la Chine à l'Inde à travers le Thibet*, Paris, Plon, 1982 [1927], p. 6.

⁵¹ CHALON, *Le lumineux destin*, p. 234.

⁵² Pour la transformation du mythe tibétain dans la première moitié du XX^e siècle, voir BISHOP, *The Myth of Shangri-La*, chapitre 6.

⁵³ CHALON, *Le lumineux destin*, p. 276.

Alexandra David-Néel, celui de pénétrer au pays interdit. Pendant huit mois, de juillet 1923 à février 1924, Alexandra David-Néel et Yongden vont partir seuls à l'aventure sur le chemin de Lhasa, dans des conditions extrêmes, ponctuées de privations et de dangers. Et le récit qu'elle en donne dans *Voyage d'une Parisienne à Lhasa : À pied et en mendiant de la Chine à l'Inde à travers le Thibet* est construit en effet comme une histoire d'aventures extraordinaires, avec suspense et rebondissements.

L'ouvrage a eu ses détracteurs, notamment Jeanne Denys qui, en 1972, décrit le voyage de David-Néel comme « une supercherie dévoilée⁵⁴ ». Notre démarche n'est pas de confirmer si David-Néel est bien allée au Tibet et a vécu les événements qu'elle rapporte. D'autres témoignages ont confirmé ses faits et gestes. Il nous importe plutôt de souligner en quoi son récit diffère des autres récits jusqu'ici mentionnés. Contrairement aux trois autres narratrices, David-Néel semble embarquée non seulement dans une aventure, une épopée pleine de dangers réels, mais aussi une véritable partie de plaisir. « J'avais une envie folle de “ réciter mani ” à la porte du Temple », dit-elle pour jouer pleinement son rôle quand elle voit que son déguisement en vieille mère du lama Yongden ne la trahit pas. Alors que les autres voyageuses occidentales semblent observer les Tibétains, même si c'est plus pour les convertir que pour les comprendre, David-Néel cherche essentiellement à se jouer d'eux. Elle les qualifie de crédules et exploite leurs propres croyances pour mener à bien son Grand Projet. Comme le remarque Sara Mills, les détails que David-Néel donne de son expédition ne servent qu'à souligner le pouvoir qu'elle peut exercer sur les Tibétains grâce à ses connaissances et à son déguisement⁵⁵.

Au-delà du côté théâtral du récit, qui d'ailleurs est plein d'humour, le message reste ambivalent. Forcée de déambuler entre l'humilité qui sied à son habit de mendicante et la supériorité de son stratagème, la Parisienne en voyage est alternativement une héroïne aventureuse, peu différente des auteurs masculins de récits d'exploration, et une femme inquiète, constamment angoissée d'être

⁵⁴ Jeanne DENYS, *Alexandra David-Néel au Tibet*, Paris, La Pensée universelle, 1972, 231 p.

⁵⁵ DAVID-NÉEL, *Voyage d'une Parisienne à Lhasa*, p. 56. Sara MILLS, *Discourses of Difference : An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London, Routledge, 1991, p. 140.

dévoilée, si sa teinture s'efface et si sa peau blanche la trahit. Toutefois, ses aventures lui permettent aussi de commenter les croyances des Tibétains (c'est l'orientaliste qui voyage) et le duo qu'elle forme avec son fils adoptif n'est pas sans rappeler le fidèle serviteur d'Annie Taylor. Mais là où Pontso était le soutien silencieux et le garde effarouché, le jeune lama Yongden sert de lien entre Alexandra David-Néel et le monde qui l'entoure. Il la protège en attirant l'attention sur sa propre personne, sur les enseignements et les soins qu'il peut prodiguer. Certes, il reste à son service, mais il lui est donné de parler et de ne pas être d'accord avec l'héroïne principale.

Il faut évidemment préciser qu'Alexandra David-Néel va elle-même offrir plusieurs versions de son récit. Alors que, dans *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, elle décrit avec allégresse et triomphe son entrée à Lhassa et sa visite du Potala, dans une lettre à son mari du 28 février 1924, elle dira plutôt : « Sache seulement, aujourd'hui, que je suis arrivée à Lhassa réduite à l'état de squelette. Quand je passe ma main sur mon corps je trouve tout juste une mince peau couvrant les os. » Et elle ajoute plus loin : « Mais je n'avais aucune curiosité au sujet de Lhassa. J'y suis allée parce que la ville se trouvait sur ma route et aussi parce que c'était une plaisanterie très parisienne à faire à ceux qui en interdisent l'accès.⁵⁶ » Le voyage d'Alexandra David-Néel, la seule des quatre voyageuses qui atteindra Lhassa, est donc raconté sous la forme d'un artifice, et souligne ainsi la double transformation qui s'opère : le déguisement de l'orientaliste européenne en vieille mendicante, que les Tibétains prendront pour une Ladakhi, et le déguisement de la voix narrative qui se déplace hors des sujets dits féminins — les mœurs et la vie familiale des autochtones — pour emprunter l'autorité masculine du sujet qui manipule le récit et crée sa représentation du voyage. Il est à noter cependant que l'idée même du déguisement appartient à une tradition, qui existait depuis plus d'un siècle parmi les étrangers qui pénétraient au Tibet interdit. Déjà les « pundits », espions indiens au service des Anglais, s'étaient fait passer pour des lamas en pèlerinage afin de parcourir une grande partie du territoire tibétain et de le cartographier. Leur moulin à prières permettait de cacher un compas ou autre instrument scientifique. Quant au chapelet des pundits, comme celui de Mani Singh et de Nain Singh, au lieu d'être

⁵⁶ Alexandra DAVID-NÉEL, *Journal de voyage*, tome 2, p. 235, 237.

composé du nombre traditionnel de 108 grains, il n'en avait que 100, chiffre décimal qui permettait de compter les pas, et donc les distances. Chaque grain marquant 100 pas, un chapelet complet représentait dix mille pas — ou huit kilomètres⁵⁷.

Loin de minimiser l'exploit extraordinaire d'Alexandra David-Néel, le rappel de cette tradition de déguisements montre que les explorateurs occidentaux au Tibet ne sont pas vraiment solitaires. Ils suivent la trace d'autres qui les ont précédés, faux pèlerins, explorateurs ou missionnaires. Comme le remarque Peter Bishop, « [a]ll these explorers were conscious of forming a community. They read each other's journal, disputed each other's claims, met or just missed each other *en route*.⁵⁸ » Nous avons vu que Susie Rijnhart faisait référence aux pères lazaristes Huc et Gabet. C'est aussi leur exemple que les Rijnhart suivent en entrant au Tibet par la Chine plutôt que par les cols fortement gardés des Himalayas⁵⁹. Au cours de son récit, Susie Rijnhart mentionne également le parcours du sinologue américain William W. Rockhill, le meurtre de l'explorateur français Jules Dutreuil de Rhins, sur la route de Jyékundo, et même la visite de l'explorateur suédois Sven Hedin⁶⁰. Si Rijnhart ne fait allusion à Annie Taylor que vers la fin de son récit, dans le cadre des missions, de son côté William Carey indique bien que les Rijnhart suivaient les traces de l'Anglaise solitaire, à quelques années d'intervalle. L'itinéraire d'Annie Taylor est également connu de Rockhill, qui publia en 1894 le journal de son voyage au Tibet de 1891-92, et l'annota à deux reprises pour préciser que sa route, par Jyékundo, intersectait celle prise par Miss Taylor en 1892 et qu'elle fut arrêtée par les mêmes personnes qu'il

⁵⁷ La plupart des ouvrages sur les explorations des Occidentaux au Tibet mentionnent brièvement le travail des pundits. Pour une étude plus récente, qui explore la relation entre science et empire, voir Kapil RAJ, « La construction de l'Empire de la géographie. L'odyssée des arpenteurs de Sa Très Gracieuse Majesté, la reine Victoria, en Asie Centrale », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 5, septembre-octobre 1997, p. 1153-1180.

⁵⁸ BISHOP, *The Myth of Shangri-La*, p. 139.

⁵⁹ RIJNHART, *With the Tibetans*, p. 10.

⁶⁰ RIJNHART rencontre un prétendu témoin du meurtre de Dutreuil de Rhins en 1894. Voir *With the Tibetans*, p. 329. Pour un résumé des mésaventures de l'explorateur français, voir HOPKIRK, p. 99-104. La rencontre avec Sven Hedin est mentionnée dans RIJNHART, *With the Tibetans*, p. 157-160, et corroborée par l'explorateur dans Sven HEDIN, *Through Asia*, vol. 2, London, 1898, p. 1156-1157.

rencontra dans la région⁶¹. Au-delà du chevauchement des parcours que ces voyageuses et d'autres explorateurs ont suivis, il faut voir dans l'intertextualité des récits de voyage au Tibet au tournant du siècle une stratégie d'écriture qui assoit un récit individuel dans un contexte collectif pour le légitimer tout en mettant en relief l'exploit accompli, là où d'autres ont échoué ou péri. La voyageuse occidentale est d'abord la lectrice des récits d'autres voyageurs, et c'est accompagnée de leurs histoires et des points de repère de leurs mésaventures dans le paysage tibétain qu'elle s'aventure au Tibet.

Voyager et écrire au féminin

Ces quatre voyageuses ont failli se croiser sur les mêmes sentiers, à quelques années près. Elles ont parfois puisé aux mêmes sources textuelles, entendu les mêmes légendes, vu les mêmes montagnes et observé les mêmes coutumes. Mais elles partageaient encore autre chose : pour ces quatre femmes, le voyage au Tibet interdit était une aventure hors des sentiers battus, une sorte de vagabondage. Dans une étude des récits d'Isabella Bird, Evelyn Bach a souligné ce désir de vivre comme un nomade ou un vagabond, mais sans perdre de vue le retour éventuel à la maison, à la société et à ses conventions⁶². De même, Mary A. Procida a analysé l'intrépidité et l'excentricité des voyageurs anglais au Tibet, hommes et femmes, comme un comportement pré-adolescent et l'expression d'une rébellion contre le carcan victorien⁶³.

Notre étude des pérégrinations de quatre Occidentales au Tibet souligne aussi le déplacement qui s'opère comme une évasion hors des normes sociales, ainsi que le déracinement individuel que ces femmes vivent au pays interdit, même si elles en reviennent, pour ensuite repartir. Ce qu'elles racontent est un voyage qui les emporte loin d'elles-mêmes et les transforme. Alexandra David-Néel est sans aucun doute la plus éloquente dans cette démarche. « Le jeune lama

⁶¹ William Woodville ROCKHILL, *Diary of a Journey through Mongolia and Tibet, 1891-1892*, Washington, Smithsonian Institution, 1894.

⁶² Evelyn BACH, « A Traveller in Skirts : Quest and Conquest in the Travel Narratives of Isabella Bird », *Canadian Review of Comparative Literature/Revue canadienne de littérature comparée*, 22, 3-4, septembre-décembre 1995, p. 598-599.

⁶³ Mary A. PROCIDA, « A Tale Begun in Other Days : British Travelers in Tibet in the Late Nineteenth-Century », *Journal of Social History*, 30, 1, Fall 1996, p. 185-208.

et moi avions inlassablement discuté les moyens de “ disparaître ”, de nous débarrasser de notre entourage et de faire perdre nos traces pour changer de personnalité.⁶⁴ » Mais les autres femmes sont également transformées. Nous avons vu qu’Annie Taylor se métamorphose en « anni » rasée. De même, la survie de Susie Rijnhart requiert d’elle qu’elle se taise et se fasse passer pour un homme, un Chinois qui ne parle pas tibétain. Sa transformation lui fait finalement horreur quand elle se présente devant d’autres missionnaires, M. et Mme Cecil Polhill-Turner, à la fin de ses épreuves, méconnaissable dans des vêtements sales, « a Tibetanized person⁶⁵ ». Quant à Isabella Bird, le changement qui s’opère chez elle n’est peut-être pas spécifique au Tibet, puisque tous ses biographes ont souligné qu’en voyage elle était une personne pleine de vitalité, et non plus invalide. Dans un autre texte, Bird dira en parlant d’elle-même qu’elle n’est « ni homme, ni femme », mais un cavalier, car en voyage elle ne peut monter en amazone⁶⁶.

À la fin du XIX^e siècle, le voyage est encore une activité étroitement liée au genre puisqu’il marque un déplacement vers l’ailleurs, déplacement qui comprend des épreuves physiques et, par conséquent, la masculinité de l’aventure. En quittant la maison, l’espace intérieur hautement féminisé, la femme voyageuse apparaît comme une contradiction. Alors qu’hommes et femmes appartiennent à deux sphères distinctes de la société occidentale, la voyageuse n’entre dans aucune des catégories pré-établies et symbolise une inversion des rôles de genre. Cette contradiction est accentuée par l’écart entre l’image qu’elle projette — le costume féminin et sa vulnérabilité physique — et le statut « masculin » de la voyageuse comme observatrice lettrée, en position d’autorité sur les aides, guides, serviteurs ou traducteurs. On retrouve en outre cette ambivalence dans la forme du récit, qui se veut factuel, comme le discours masculin, avec des repères topographiques, et qui en cela se distingue de la fiction, le genre littéraire généralement consenti aux femmes du XIX^e siècle. Puisqu’écrire comme un homme serait une

⁶⁴ DAVID-NÉEL, *Voyage d’une Parisienne à Lhassa*, p. 27.

⁶⁵ RIJNHART, *With the Tibetans*, p. 339-340, 388. Le rôle missionnaire de M. et Mme Cecil Polhill-Turner est décrit dans Annie W. MARSTON, *The Great Closed Land : A Plea for Tibet*, 2^e édition, Londres, S.W. Partridge & Co, 1895, 112 p.

⁶⁶ *Blackwood’s Edinburgh Magazine*, cité dans BACH, « A Traveller in Skirts », p. 591.

anomalie pour une femme, à moins d'utiliser un pseudonyme, l'écriture féminine des récits de voyage devait choisir des sujets différents pour ne pas nier la féminité de l'auteure. Nous avons vu des exemples de l'attention que consacrent ces voyageuses aux mœurs et coutumes locales, à la vie de famille, auxquels on pourrait ajouter les recettes de thé au beurre d'Isabella Bird ou les petits puddings que prépare Annie Taylor avec l'orge tibétain.

Cette écriture au féminin se retrouve bien sûr dans beaucoup d'autres récits de voyage du XIX^e siècle, en Asie ou ailleurs. Elle fait précisément l'objet de nombreuses études littéraires, dans un champ de recherches particulièrement stimulé par l'approche post-colonialiste et les travaux d'Edward Said, de Gayatri Spivak et de Homi Bhabha⁶⁷. La lecture post-colonialiste a appréhendé les représentations textuelles de l'Orient comme des narrations impérialistes et a entrepris de décoder cet Orient fictif construit par les Occidentaux qui, ainsi, personnifiaient l'Empire. Parallèlement, l'analyse féministe de ces textes s'est intéressée aux distinctions de genre dans le discours orientaliste et l'intersection du discours colonialiste et du discours féministe⁶⁸. Ainsi, on pouvait conclure à l'ambiguïté des femmes occidentales qui soit participaient à la construction du discours colonialiste, soit exprimaient leur sympathie pour les autochtones de ces lointaines contrées, car elles-mêmes étaient assujetties à la domination patriarcale. Tantôt complice du pouvoir occidental et de son préjugé racial, tantôt détractrice et résistante, la voyageuse développe une autre façon de voir et une autre façon d'écrire l'ailleurs.

Cependant, reconnaître une distinction de genre ne doit pas oblitérer toute distinction géographique. Les concepts propres à des textes qui portent sur une région ne sont pas nécessairement transposables à une autre région. Par exemple, dans une analyse de récits de voyage en Afrique et en Amérique latine, Mary Louise

⁶⁷ Le texte fondamental est Edward W. SAID, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1979, 368 p.

⁶⁸ Les études de genre et impérialisme sont trop nombreuses pour être incluses ici, mais parmi les plus souvent cités on notera Nupur CHAUDHURI et Margaret STRODEL (dir.), *Western Women and Imperialism : Complicity and Resistance*, Bloomington, Indiana University Press, 1992 ; Sara MILLS, *Discourses of Difference : An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London, Routledge, 1991 ; Mary Louise PRATT, *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation*, London, Routledge, 1992.

Pratt décèle une différence structurelle importante entre les récits produits par des hommes et des femmes. Tandis que les voyageurs, qu'elle qualifie de « capitalist vanguardists », présentent une trame narrative linéaire suivant l'objectif de la conquête, les récits de voyageuses sont organisés de façon centripète, autour du lieu de leur résidence dont elles s'éloignent pour partir en exploration avec un souci ethnographique, mais vers lequel elles retournent⁶⁹. Notre lecture des récits de voyages au Tibet conduit à une conclusion différente. Certes, nous avons vu que les détails ethnographiques abondent dans les récits d'Isabella Bird, d'Annie Taylor et de Susie Rijnhart, en particulier parce que les deux missionnaires parlent le tibétain et que leur rôle médical favorise les contacts. Ces « exploratrices du social⁷⁰ » ne sont pas juste entrées au Tibet : elles sont *avec* les Tibétains, *parmi* les Tibétains, dans leurs tentes et leurs temples. Toutefois, mis à part le texte de Bird, les récits suivent une progression linéaire avec pour objectif Lhasa, même si les obstacles et les péripéties créent des détours. Autrement dit, en dépit de l'inclusion de sujets féminins comme la famille ou la nourriture, la structure des récits de voyageuses est empruntée à celle des récits de voyageurs — ou peut-être faudrait-il dire à celle des missionnaires, car le contexte de propagande évangélique incitait à l'adoption d'un format pré-déterminé, qui laissait peu de place à la construction purement féminine du texte.

Pourtant, si la spécificité du Tibet et de la route de Lhasa minimise certaines distinctions de genre, elle en favorise d'autres. Ainsi, ce que Sara Mills décrit comme « the feminine discourse of fear », est très visible dans les récits de voyageuses au Tibet interdit⁷¹. Qu'il s'agisse des hordes de chiens, des traversées de fleuves, des brigands, du froid, ou encore de la crainte d'être identifiée, la peur est très présente dans les textes étudiés ici, chose tout à fait impensable dans un récit « masculin ». En cela, les voyageuses occidentales au Tibet sont des pionnières. Écrire le récit de leur voyage sans craindre d'exprimer des émotions, notamment la

⁶⁹ PRATT, *Imperial Eyes*, p. 159-160.

⁷⁰ Le concept vient de Marie-Claire HOOK-DEMARLE, « Le langage littéraire des femmes enquêtrices », dans Stéphane MICHAUD (dir.), *Un fabuleux destin : Flora Tristan*, Dijon, Éditions universitaires, 1985, p. 104-105. Marie-Louise Pratt l'applique aux exploratrices au Chili et au Pérou (voir *Imperial Eyes*, p. 155-164).

⁷¹ MILLS, *Discourses of Difference*, p. 149-150.

peur qui les habite, tout en construisant un récit dont elles sont finalement les héroïnes, c'est aussi se déplacer dans un espace métaphorique, c'est « voyager en pays interdit ».

L'analogie entre voyager et écrire est presque devenue un lieu commun chez les littéraires. Mais elle exprime bien ce qu'il y avait d'extraordinaire dans les pérégrinations de ces quatre Occidentales au Tibet. Si voyager seule au Tibet était une aventure intrépide pour les femmes du XIX^e siècle, la relater par l'écriture était aussi une aventure hors des limites imposées à leur sexe. Ces voyageuses ont exploré un espace nouveau, créant un récit autobiographique de leur évasion, de leur vagabondage hors des conventions sociales, ainsi que leur propre métamorphose.

En même temps, par le récit de leurs aventures au Tibet interdit, ces auteures ont, chacune à leur tour, inscrit des légendes sur la carte du Tibet. Leurs parcours ne devaient pas se croiser, mais Ta-chien-lu, ville de transit pour de nombreux errants, saints, marchands et charlatans, aurait pu être le lieu de leur rencontre. C'est dans cet important centre du thé qu'Annie Taylor doit sortir de Chine en 1893. C'est aussi la porte de secours de Susie Rijnhart en 1898, car c'est là qu'elle retrouve d'autres missionnaires après sa longue marche en solitaire. C'est là où Isabella Bird Bishop aurait voulu aller après Somo, mais où on l'empêcha de poursuivre en 1896. Et c'est là-même où se trouvait Alexandra David-Néel pendant presque toute la durée de la Deuxième Guerre mondiale, de 1938 à 1944.

Leurs pérégrinations littéraires ont cependant permis à d'autres de suivre leurs traces et de partir aussi en voyage au Tibet interdit. On pense à la missionnaire américaine Flora Beal Shelton, qui retrace les pas de Susie Rijnhart et raconte le tragique voyage de la Canadienne dans un nouveau récit en 1912. Et puis il y a Jane E. Duncan, Écossaise solitaire qui, en avril 1904, quitte l'Inde pour Srinagar, la capitale du Cachemire, et part pour Leh et le Tibet occidental pour fuir la chaleur. Duncan suivait littéralement les pas d'une autre voyageuse. Elle a lu le récit d'Isabella Bird, *Among the Tibetans* et, comme cette pionnière, elle partait explorer l'ethnographie du Tibet par son voyage et son écriture⁷². Enfin, c'est sans compter tous les voyageurs et voyageuses dont l'intérêt pour le

⁷² Le récit de Jane E. DUNCAN a été identifié trop tard pour qu'une étude plus développée soit incluse dans cet article. Voir *A Summer Ride Through Western Tibet*, London, 1906.

Isabelle Lehuu

Tibet commença avec la lecture de l'épopée d'Alexandra David-Néel.